

Gabriel Balbo

Un très intéressant retournement pulsionnel

Les textes de Freud qui sont ceux que j'utiliserai aujourd'hui pour vous, et auxquels, si vous le voulez, vous pourrez vous reporter, et puis, également, ce que dit Lacan de la pulsion dans son Séminaire "Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse", car il y reprend "Pulsions et destin des pulsions", et je crois qu'on peut en faire une lecture... j'en ferai une lecture assez littérale, même si, cet après-midi, dans cette lecture, je vous dirai quels sont les points que je trouve personnellement discutables...

La question de la pulsion. Si vous avez l'occasion de vous y intéresser, il faut savoir que, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, c'est une préoccupation de toute la littérature et de toute la philosophie de langue allemande. La pulsion, et l'instinct, et leurs différences.

Ceux que ça intéresse n'ont qu'à relire - c'est reparu aux Editions Folio 10/18 - "Naissance de la Tragédie" de Nietzsche. Vous verrez qu'il n'est question que de l'instinct et de la pulsion. Puisque que tout ce qui regarde ce qu'il appelle la disposition apollinienne par opposition à ce qui est dionysiaque, c'est tout simplement une opposition que nous appellerions, nous, pour ce qui regarde l'apollinien: la pulsion de mort, et pour ce qui regarde le dionysiaque: la pulsion de vie.

Pour Nietzsche, la sublimation de la confrontation que connaissent l'apollinien et le dionysiaque, dans l'art, cette sublimation c'est la musique. La musique, mais la musique pure. Car dès qu'il y a des paroles, pour lui c'est déjà quelque chose qui n'arrive plus au sublime dionysiaque. Nietzsche était un musicien remarquable, un chef d'orchestre, et aussi un pianiste

qui faisait l'admiration de Wagner, qui était loin de jouer du piano aussi bien que lui. Donc toute la philosophie et toute la littérature allemande sont baignées de cette question du somatique. Bien entendu Freud va en être imprégné lui aussi, il n'y avait pas de raison qu'y échappe tout ce qui regardait la médecine.

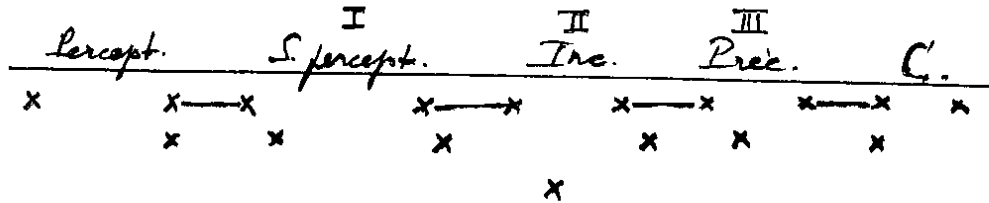
Au tableau je vous ai fait deux dessins, le premier qui est le manuscrit G, datant de fin 95/début 96, on ne sait pas bien la date, et puis ce qu'on appelle en français la "Lettre 52". De toutes les lettres écrites par Freud à Fliess, cette Lettre 52 est de fin 1996. Grosso modo ces deux schémas ont un an d'écart. Dans l'œuvre complète des lettres de Freud à Fliess, la Lettre 52 est en réalité la Lettre 112, cela vous donne une idée de ce que l'on a dans "Naissance de la Psychanalyse", publié au PUF. Il ne s'agit que d'un fragment. Et c'est particulièrement caviardé.

Ceux qui le peuvent, et qui s'intéressent à ces Lettres, parce qu'il faut s'y intéresser... se reporteront à l'édition complète allemande, qui existe, et a été traduite en italien. Pour ceux qui pratiquent la langue italienne, vous avez toutes ces lettres en italien, elles ont été traduites en italien.

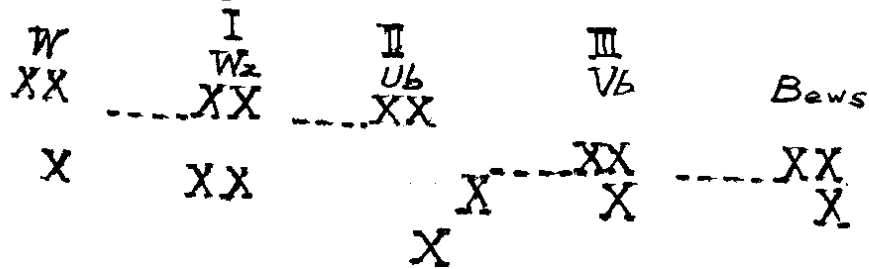
Alors je vous ai fait ici le schéma grosso modo tel que Freud l'a dessiné lui-même. Si vous vous reportez à la version qu'en donne le N°1 de la revue "Littoral", vous vous apercevez que ça n'a plus rien à voir avec ça: le schéma de Freud le voici, et là vous avez le schéma italien, avec une croix, qui tombe, en bas de l'Inconscient, on ne sait pas pourquoi, ce n'est pas du tout dans le dessin de Freud, fait de sa propre main, vous voyez toutes les croix changent de place, les traits varient complètement, vous avez des croix énormes qui, par rapport aux petites qu'avait faites Freud, donnent l'impression de je ne sais quelles... ici vous avez un décalage, trois strates de croix, ce qui n'est pas du tout le cas dans la version littérale ici.

Lettre 112, dite en français "Lettre 52" (1896)
 Lettre relative aux "Wahrnehmungszeichen"
 Exemples du schéma qu'en donne Freud

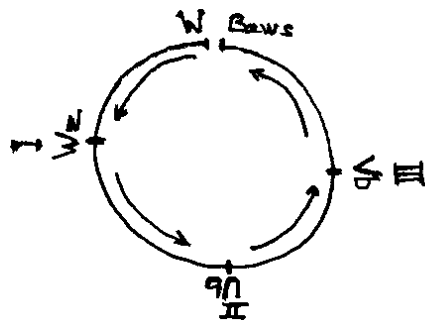
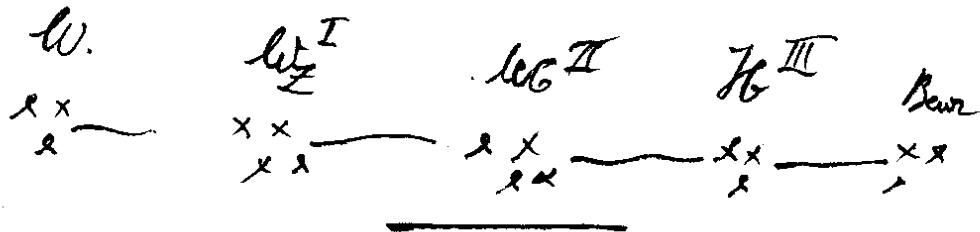
Version italienne



Version Littoral n°1



Version littérale de Freud



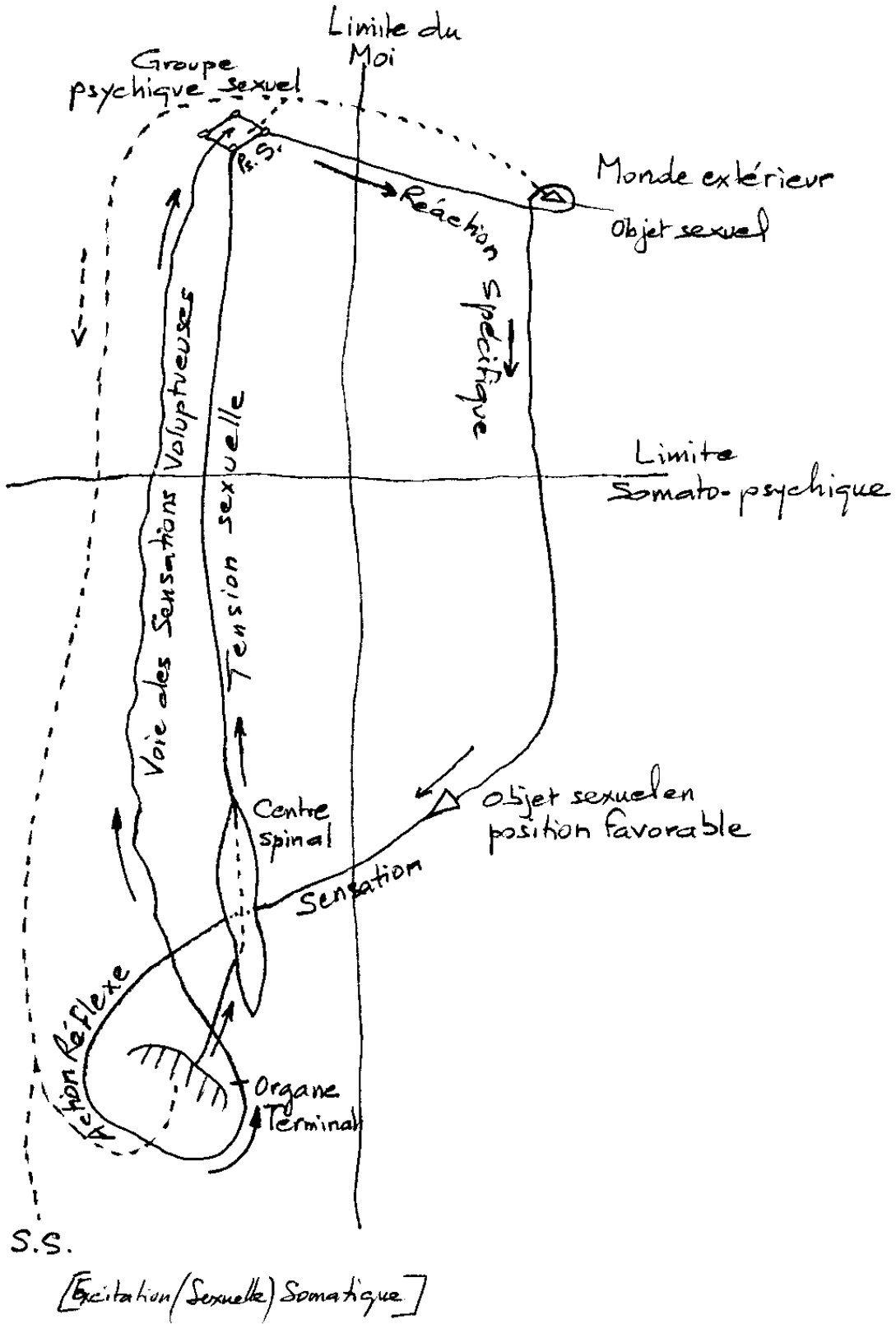
Au fond j'ai repris un schéma qu'avait fait Laplanche dans un de ses ouvrages pour le Moi, le Ça, le Surmoi et l'Inconscient, pour bien montrer qu'en effet la perception et la conscience sont certainement au plus près - c'est le même schéma mais arrondi - au plus près l'une de l'autre, et probablement complètement - comment dirais-je - inaccordables, l'une et l'autre. C'est-à-dire qu'il est probable que tout ce

qui regarde la perception est quelque chose qui s'emmagasine plutôt du côté de l'Inconscient et des inscriptions, et que c'est par tout un travail qui fait que se produit comme une remontée du temps que ça arrive à la conscience. Ce n'est pas vrai qu'on ait directement accès à ce qui nous stimule. Cette idée est reprise dans le "Bloc-notes magiques", où Freud montre qu'il faut que nous ayons un pare-excitations. Si nous

n'avions pas ce pare-excitations, il est probable que nous vivrions constamment un traumatisme.

On s'en rend compte quand on travaille avec certains patients dans les hôpitaux psychiatriques: en raison d'une baisse de ce qui les protège de l'excitation venant de l'extérieur, on est

Manuscrit G (1895)
Schéma sexuel



porté à prescrire des médicaments qui les calment. Parce qu'ils sont soumis à un afflux de quelque chose du perceptif, qu'ils n'arrivent plus à maîtriser. Dont ils n'arrivent plus à se rendre maîtres. Ce qui veut dire que chez eux la conscience et la perception sont certainement très très près. Alors qu'habituellement il y a ce pare-excitations... (retour au schéma) qui, grosso modo pourrait se situer à cet endroit-là.

Disons que ce qui intéresse Freud, et ce qui intéresse les psychanalystes, c'est bien entendu cette question de la pulsion. Pourquoi? Parce que c'est tout le rapport que nous allons devoir établir avec ce dont à la fois nous nous dissociions, mais avec quoi nous ne pouvons pas nous séparer complètement, et qui est le somatique. Quand, à propos des pulsions, Freud parle de notre "mythologie", je trouve l'expression assez excellente, même si Lacan la critique. Lacan dit "Je préfère parler de fiction" au sens que Bentham lui donne. Je crois que c'est la même chose au fond, que ça revient au même. Mais je crois que le propos de Freud est simple: quand il parle de "mythologie", que veut-il dire? Il veut dire que quand on commence à s'occuper de ce qui vient du somatique, en Psychanalyse, il va falloir s'en occuper en fonction de certains concepts. Faute de quoi la Psychanalyse se perd, et l'on retombe dans ce qui est au fond le domaine du médical, aujourd'hui je dirais du Génétique etc.

Et c'est là l'intérêt du Schéma G, dessiné aussi par Freud, à propos du travail qu'il a fait concernant l'hystérie, mais aussi la mélancolie, c'est que tout ce qui regarde le pulsionnel, c'est-à-dire ce qu'il appelait à l'époque l'excitation sexuelle somatique - SS en bas - et qui venait aussi d'un organe terminal qui était probablement la zone corporelle intéressée. Pour qu'on puisse s'en occuper en psychanalyse, il fallait que, que de tout cela, quelque chose soit représenté dans la psyché. Et c'est pourquoi vous avez tout en haut le Groupe Psychique Sexuel, groupe composé de représentations, lesquelles représentations sont ce qu'exige du psychisme la pulsion pour pouvoir être abordée.

Autrement dit, concernant la pulsion, ce sont des représentations dont on peut s'occuper. Ce n'est pas de la pulsion proprement dite. Et d'une certaine manière, quand, dans "Pulsions et destin des Pulsions", Freud va reprendre la question de la pulsion elle-même, d'une façon plus approfondie, il va le faire, évidemment, en don-

nant à la pulsion, et à ce qui la caractérise, des concepts parfaitement articulables.

Mais, puisqu'il y met des concepts, ce faisant, on est, évidemment, déjà à distance. A distance énorme de ce qui est seulement le corps. Ce corps qui est pour nous toujours une énigme, qui l'est considérablement, ça ne s'arrête pas, c'est toujours énigmatique, un corps, pour nous, ça relève... pour Lacan, le corps, c'est le Lieu Imaginaire par excellence, même s'il y a là un Réel qui a sa propre logique. Et nous savons que, justement, c'est par opposition, ou par confrontation, à cette logique, que l'Imaginaire qui est le nôtre, et tout ce qui concerne également la Symbolique, le Symbolique qui est le nôtre, vont avoir à être confrontés, à être articulés.

C'est cela qui fait que c'est si difficile finalement, pour ce qui regarde la psychanalyse, de s'occuper du corps. Toute la psychosomatique est là pour nous le montrer.

Dans ce schéma d'ailleurs, à cet égard, ce qui est très intéressant c'est que vous avez une croix... C'est un schéma qui est repris chaque fois que l'on travaille l'hystérie, curieusement c'est le schéma qui est repris, pour expliquer l'hystérie. Or quand Freud fait ce schéma ce n'est pas tellement l'hystérie qui l'intéresse, ce sont plutôt toutes les questions relatives à la mélancolie. Puisque ce qui, évidemment, le préoccupait à ce moment-là, c'était de savoir où le mélancolique arrivait à foutre toute son énergie, qu'est-ce qu'il en faisait, où la casait-il, où la coinçait-il, à quel endroit arrivait-il... comment faisait-il pour s'en débarrasser? C'était cela, la question que Freud se posait à propos de la mélancolie. C'est d'ailleurs la question que l'on peut se poser toujours, quand on a affaire aux mélancoliques. On se demande: "Mais enfin, toute cette énergie d'ordre pulsionnel, corporel, où donc cette diablerie de bonne femme, ou ce diable d'homme, arrivent-ils à la coinçer? En quel lieu secret mettent-ils toute cette énergie qui, vous le savez, quand on a affaire aux mélancoliques graves, est considérable. Puisqu'on connaît aussi tout le sadisme profond, violent, qui est le leur, avec tout l'entourage. C'est quelque chose qui est terrible, de vivre avec un mélancolique. Probablement est-ce aussi difficile que de vivre avec un enfant autiste. Ce n'est pas loin, probablement, d'ailleurs.

Donc vous voyez qu'ici il y a une limite somato-psychique, étonnante, et puis au-dessus,

vous avez une limite du moi. Il y a un... (retour au schéma) il y a un champ étrange qui est du côté de l'objet sexuel, qui est en dehors du moi, et qui est en dehors, aussi, du somatique. Mais on ne sait pas bien si c'est seulement du monde extérieur dont il s'agit, c'est peut-être de ce qui représente, là, quelque chose de l'avancée du corps à l'extérieur, du monde extérieur, qu'il faudrait probablement s'occuper, pour ceux qui s'intéressent à la psychosomatique. Vous voyez tout le schéma de Freud est très intéressant, il y a une circularité des excitations qui tournent autour de l'objet sexuel et des sensations voluptueuses, et qui, bien entendu, sont reprises au niveau de ce groupe psychique, de représentations. Il y a là quelque chose de très intéressant, et à l'époque de ce schéma, pour ce qui concerne la mélancolie, et l'hystérie, Freud parlait d'une anesthésie. Finalement c'est comme ça qu'il s'expliquait les choses: toute cette excitation, tout ce qui vient du soma, devait bien quelque part subir comme une anesthésie pour se manifester si peu.

Le premier graphique, le premier abord de ce qu'il en est de la question du sexuel, c'est-à-dire du corporel chez Freud, je dirais qu'évidemment dès cette époque il se dissocie de tous les travaux que faisaient, sur les mêmes pathologies, Charcot et d'autres. Qui eux ne s'intéressaient pas tant à ce qui était proprement la sexualité. Ce que Freud va saisir dans son propre champ de réflexion.

Dans ce schéma, il est quand même intéressant de constater que finalement, l'effet correspondant à celui de la mélancolie est un deuil bien sûr, mais un deuil de quelque chose de perdu, dit Freud à l'époque. Et vous allez voir comme c'est intéressant, cette perte concerne très précisément la vie pulsionnelle, ce sont ses termes, c'est une perte de la libido. Voilà ce qu'il dit dès 1895 à propos du manuscrit G. Or la libido, qu'est-ce que c'est, comment la définit-il à ce moment-là? Et bien c'est l'énergie psychique de la pulsion sexuelle. Par énergie psychique qu'est-ce qu'il entend? Le GSP, c'est-à-dire le Groupe Psychique de Représentations.

Donc ce qui est représenté de la pulsion au niveau psychique, c'est ce que Freud appelle à ce moment-là, la libido. C'est un terme qu'à ce moment-là il affecte à ce groupe-là. Vous voyez que la libido n'est pas - c'est déjà très intéressant - n'est pas à confondre avec ce qui est en bas,

c'est-à-dire l'excitation sexuelle somatique. Avec la sexualité pure et dure.

Car Freud est comme tout le monde, l'être humain est loin d'avoir une sexualité seulement, seulement, équivalente, de même valeur, et avec les mêmes succès que, par exemple, un lapin, à ce niveau-là, on est, pfff...(rires) on ferait bien, si on voulait vraiment accéder... à une sexualité, quelque chose d'extraordinaire, c'est dans la cuniculture qu'il faudrait se lancer (rires), là à ce niveau, on est très en retard... on est des gens qui pensent... alors lorsqu'on commence à penser, c'est-à-dire qu'on a des Groupes de Représentations, c'est fini...

Comme dira Lacan, le rapport sexuel, c'est-à-dire H/F, avec le rapport, la barre de la fraction = 1, vous comprenez... (rires), ça, jamais on ne le connaît.

Mais que voulez-vous, c'est aussi ce qui fait la différence entre nous et un lapin, ou un chien: c'est que, quand vous voyez des chiens copuler dans la rue, ce qui est très intéressant c'est qu'en effet ils ne pensent absolument pas... (rires) vous voyez la tête du chien qui est en train d'accomplir sa satisfaction, la chienne remue la tête pareillement, et puis voilà, c'est fini, au revoir, on ne se reverra plus jamais, c'est tout simple, on est loin, très très loin, mais vraiment à un monde, à une cosmologie, on est loin de cette réussite-là. Nous, nous pensons. C'est-à-dire que nous avons des Groupes Psychiques de Représentation, ça change tout.

Je crois que c'est cela qui intéressait Freud: de s'apercevoir qu'au fond, cette sexualité allait conditionner notre vie psychique. Et pour ceux qui connaissent "Un tramway nommé désir", le film, ou la pièce au théâtre, on s'aperçoit qu'en effet, chez l'être humain, la sexualité, c'est quelque chose... ça n'a rien à voir, évidemment, avec ce qui se passe du côté des animaux.

Donc ici la libido est définie d'une façon très particulière, que, d'ailleurs, dans son séminaire sur "Les 4 concepts fondamentaux", Lacan reprend, tout compte fait. On le verra tout à l'heure.

Voici donc pour Freud le point d'origine de sa préoccupation concernant l'excitation sexuelle somatique. Et à partir de là évidemment il va passer à ce schéma que vous avez ici, et qui est donc celui de la Lettre 52 - dite 52 en France - qui est la lettre relative au "Wahrneh-

mungszeichen", c'est-à-dire aux perceptions-signes. "Zeichen", en allemand, c'est plus qu'un signe, c'est ce qui gratte, ça indique bien l'idée d'une trace.

Dans cette lettre, de quoi s'agit-il? Il s'agit de savoir, justement, ce que l'on fait des perceptions. Et déjà à ce moment-là, au moment de la Lettre 52, Freud va distinguer deux types de perception, de stimulation: celles qui viennent du monde extérieur, celles qui viennent du monde intérieur. Celles qui viennent du monde intérieur sont des sollicitations, des excitations, des stimulations, permanentes, qui ne s'arrêtent jamais. Même quand vous dormez vous allez encore vous mettre à rêver, c'est-à-dire que vous n'avez jamais... vous ne connaissez, comme disait Lacan, ni nuit ni jour, au niveau des excitations internes.

Tandis que les excitations externes, grâce au pare-excitations, vous pouvez vous les épargner, vous pouvez les fuir. Cette épargne, cette fuite, vous ne pouvez pas les faire concernant l'excitation interne. Cette excitation interne, elle est permanente.

Cela dit, c'est évidemment l'excitation externe qui, dit Freud, va donner, à l'être humain, l'idée du temps. En effet cette excitation qui peut s'interrompre, que l'on peut interrompre, qui n'est pas constante, donne l'idée d'un "avant", d'un "après", d'un "pendant", donc donne l'idée de quelque chose de temporel.

Tandis que l'excitation interne ne porte aucun Sujet à avoir ce type de pensée: ce n'est pas le corps lui-même, par ses sollicitations, qui vous donne l'idée du temps. Sauf, sauf, quand vous tombez malade. Alors là, soudain, vous allez incontestablement avoir le souvenir du temps où vous n'étiez pas malade, et l'espérance d'un temps où vous serez guéri. La maladie est bien quelque chose sur quoi vous allez vous replier, et qui va faire que là aussi, d'une certaine façon, vous allez connaître et apprécier la valeur du temps.

Alors que se passe-t-il dans cette Lettre 52, quel est son intérêt?

C'est la question de la réécriture, dit Freud, de l'inscription. De ce qui est perçu. C'est cela qui intéresse Freud dans ce schéma. Les inscriptions qui se suivent l'une l'autre représentent l'accomplissement psychique d'époques successives de la vie, c'est à la frontière de deux de ces époques que la traduction du matériel doit s'effectuer. Alors, qu'est-ce que ça veut dire, ça?

Ça veut dire que vous avez des inscriptions qui se font à un certain niveau, soit au niveau de la perception, soit au niveau des perceptions-signes, soit au niveau de l'inconscient, soit au niveau du pré-conscient, soit au niveau de la conscience, mais que, bien entendu ces inscriptions, elles vont s'emmagasiner. Et elles vont devoir - pour que la charge d'excitation qu'elles portent s'amenuise, ou soit réduite - être traduites d'un système dans l'autre. Autrement dit, dans le schéma freudien, c'est ce qui vous explique ces traits horizontaux qui sont la transcription, la traduction, la réécriture - tous les termes vont revenir - qui se font nécessairement, ces inscriptions, d'un système dans l'autre.

Alors qu'est-ce qu'une psychonévrose? Et bien c'est quelque chose qui se produit quand certaines traductions ne se sont pas effectuées. Quelle est la règle? C'est que chaque traduction inhibe, permet de réguler, ce qui vient ensuite. Et donc, du coup, ce qui est porté par ces inscriptions va perdre d'un certain pouvoir. Si au contraire ça n'est pas traduit, des choses vont passer, sans être traduites, d'un système à l'autre, et, il s'établira... comment dirais-je, pour faire image? Ce qu'on connaît actuellement à propos des étrangers: est-ce qu'ils vont s'intégrer complètement dans notre culture, ou bien est-ce qu'ils vont rester étrangers, avec leurs coutumes, leur religion? Gros problème, ça. C'est le schéma de la Lettre 52. Faut-il les "traduire"?

Au fond, c'est étonnant qu'aucun Ministre de l'Intérieur n'ait eu cette idée: "On va traduire les étrangers qui viennent chez nous"... (rires) Imaginez, Chevènement disant: "on va les traduire". Ça peut s'imaginer, simplement vous n'avez qu'à prendre le pays qui est voisin du nôtre, l'Italie: dès que des étrangers arrivent, immédiatement, par décret, règlements, lois, etc. l'étranger va tout de suite, pendant un an, être payé, non pas à ne rien faire, ni à travailler dans une entreprise, mais à apprendre... il va devoir apprendre, absolument, la langue italienne. Alors si vous allez en Italie vous allez voir des marocains, des noirs, qui parlent italien, avec leur façon, c'est assez beau à entendre, même assez musical, mais... qu'est-ce que ça veut dire, ça? On le comprend très vite: c'est que du coup, grâce à cela, sans le dire de cette façon - mais nous, nous ne pouvons l'interpréter que comme

cela - un refoulement se met en place. C'est-à-dire que la langue qu'on les oblige à apprendre refoule la leur. Et du coup il est vrai que ces étrangers vont s'intégrer, par la langue. Les Italiens ont une longue pratique, de ça. Ceux du Sud qui montaient dans le Nord apprenaient le patois piémontais et autre, et vous voyez comme ça des Piémontais au teint basané, aux cheveux noirs etc. c'est-à-dire des gens du midi qui vous parlent le piémontais comme plus aucun Piémontais qui est là de famille ne le parle, c'est-à-dire que vous avez des Piémontais qui sont plus Piémontais que les Piémontais encore. Et ça, c'est le but recherché.

Alors dans son schéma 52, c'est ce que dit Freud. Simplement, lui, il dit: "La défaillance de la traduction, c'est ce qui va s'appeler un refoulement. Quand la traduction ne se fait pas, il va falloir refouler quand même... Alors que la traduction posait beaucoup moins de problème.

Alors tout cela, toute cette traduction, n'est pas si difficile avec des perceptions ordinaires. Et donc le refoulement se produit. Et par conséquent on sait quoi faire quand il y a un certain déplaisir des choses, dû aux inscriptions. Mais quand l'inscription, c'est-à-dire quand ce qui s'inscrit est d'ordre sexuel, là c'est plus difficile. D'abord parce que le sexuel ne provoque pas nécessairement que du déplaisir, dit Freud, et puis il y a une autre chose, très intéressante, qu'on oublie nous-mêmes: c'est que, à partir de la naissance, et à mesure que l'âge avance, la force de la sexualité - la force de l'organisation génitale de la sexualité - ne fait qu'augmenter. Et ça, c'est une donnée qui est vraie, qui va aboutir à ce qui se produit à l'adolescence.

Alors certaines inscriptions auront beaucoup plus de difficultés que d'autres à être traduites, c'est-à-dire assimilées, à entrer dans un système. C'est ce qui fait que du coup des déliaisons vont se produire, des traductions seront boîteuses, qui vont se passer, d'un système à l'autre. Autrement dit, quand se produisent certaines psychopathologies, c'est toujours concernant la sexualité qu'elles se mettent en place. Et à ce moment-là, qu'est-ce qui, pour Freud, explique la répétition, c'est-à-dire le symptôme, ce qui se répète sans cesse? Justement: ces inscriptions sexuelles. C'est-à-dire ce qui est de nature sexuelle.

Il est intéressant que dans cette lettre quelque chose concerne déjà la répétition, c'est-à-dire quelque chose qui préoccupe déjà Freud,

car il se demande en effet pourquoi c'est si difficile de réduire les symptômes des patients dont il s'occupe. C'est qu'en fin de compte le symptôme insiste, et il insiste parce qu'il est sexuel. C'est le sexuel qui explique la répétition. Cette insistance. Il y a là quelque chose de très important, à noter, puisque 24 ans plus tard, 25 ans, quand il va écrire l'"Au-delà du Principe de Plaisir", il va se produire chez lui un renversement complet, ce ne sera plus la pulsion sexuelle ni la sexualité qui expliqueront pour lui la répétition et l'insistance symptomatique, ce sera au contraire la pulsion de mort.

Je vais vous en lire un passage, et vous allez voir que finalement on va retrouver cela dans ce que Lacan en dit. "Si un événement actuel a éveillé un certain déplaisir, alors l'inscription du souvenir de cet événement, dans un registre suivant, contient un moyen d'inhiber la déliaison de déplaisir lors du nouveau réveil. (C'est-à-dire de la nouvelle inscription) Plus c'est mémoré, plus la déliaison de déplaisir est inhibée, c'est-à-dire plus il est difficile de se débarrasser du déplaisir. Mais il y a un cas pour lequel l'inhibition ne suffit pas, c'est si ce qui s'est passé a délié un certain déplaisir comme actuel, et s'il délie, lors de la nouvelle inscription, un nouveau déplaisir, alors le premier déplaisir n'est pas inhibable par le second déplaisir. Le souvenir se comporte alors comme quelque chose d'actuel, cas possible que pour ce qui regarde le sexuel. Les grandeurs d'excitation que ceci délie augmentent intrinsèquement avec le temps, c'est-à-dire avec le développement sexuel. Autrement dit il y a un facteur qui vient à l'encontre de la traduction et de la déliaison du déplaisir - par déliaison il faut entendre "ce dont on se débarrasse, on se délie du déplaisir" - et bien ce qui fait qu'il est très difficile de réduire l'importance du sexuel, c'est qu'avec le temps, ce sexuel augmente, il y a un développement sexuel."

Entendez "développement" pas seulement au sens de "stade", mais au sens de ce qui croît, de ce qui se développe.

D'autant, rajoute-t-il, que pas toutes les expériences sexuelles délient du déplaisir, la plupart produisent du plaisir: "La reproduction de la plupart sera alors liée au plaisir qui lui est non-inhibable, un tel plaisir qu'on ne peut pas inhiber constitue une compulsion. "

Voilà: "Si une expérience sexuelle est mémorée avec une différence de phase, alors se produit, lors de la libération de plaisir, de la compulsion, et lors de la libération de déplaisir,

un refoulement. C'est-à-dire que pour qu'il y ait refoulement, il faut qu'il y ait déplaisir. Sinon il y a compulsion, et la compulsion, c'est bien ce qui se maintient de ce qui est sexuel." Ce qui est intéressant dans ce texte de Freud, c'est qu'il se donne déjà une explication de cette compulsion, de ce qui se répète.

Vous aurez la photocopie de ce que "Littoral" a traduit de cette Lettre 52, car elle se trouve dans le N°1 de la revue, qu'il est peut-être difficile de trouver. Y-a-t-il des questions à partir de ce que j'ai dit jusqu'à maintenant? Je peux parler indéfiniment mais je tiendrai mieux le coup si vous posez des questions.

Caroline Boudet-Lefort - Pourquoi y-a-t-il du sadisme de la part du mélancolique? Qu'est-ce que c'est que ce sadisme?

Gabriel Balbo - Quand on s'occupe de mélancoliques ce qui est très impressionnant c'est que le mélancolique - mais très gentil, parce que le mélancolique n'est pas méchant - est dans le ... comment dirais-je... il est dans cette "puissance du don"... c'est comme l'histoire corse: "Nous on est vraiment gentils, les coups de couteaux on les donne..." (rires)

Si vous voulez c'est ça le mélancolique, vous avez cette gentillesse qui fait que l'entourage n'en peut plus. Si vous poussez un peu les questions auprès de l'entourage, il n'y a qu'une hâte, c'est que le mélancolique guérisse, ou qu'il en finisse... Toujours. C'est vrai que c'est très, très, difficile, de vivre avec quelqu'un qui réduit... qui a un délire de petitesse. Puisque ce qui caractérise le mélancolique c'est ce délire de petitesse, qui met tout l'environnement familial dans une situation impossible. Avec l'angoisse que peut-être demain on va retrouver la personne mélancolique - la mère ou le père - dans un état grave parce qu'elle aura fait une tentative de suicide...

J'avais à Turin une mélancolique qui était une infirmière. Ça frappe beaucoup les infirmières en ce moment la mélancolie je ne sais pas pourquoi. Évidemment elle me dit - son mari est médecin - et elle me dit: "Nous avons un très grand appartement, et... de toute façon, avec tous les placards que nous avons, j'ai ma boîte.... j'ai ma boîte... de médicaments, donc je sais qu'un jour je mettrai fin à mes jours." Elle en était à sa 40e tentative, toutes plus graves les unes que les autres, des injections de je ne sais

plus quelle substance qu'elle allait se procurer à l'infirmerie, à l'hôpital. De tout elle s'était sortie.

Danièle Chauderon - Excusez-moi, je ne comprends pas bien en quoi c'est du sadisme puisque c'est contre elle-même qu'elle le retourne..

G. Balbo - Mais ce n'est pas seulement contre elle qu'elle le retourne... Et ça ne fait rien à l'environnement, ça?

D. Chauderon - Si bien sûr...

G. Balbo - Et bien voilà!... D'ailleurs, le mélancolique qui, tout à coup n'a plus un environnement de spectateurs, c'est-à-dire de gens qui s'identifient au discours qu'il tient... la mélancolie devient déjà moins intéressante. Et d'ailleurs Freud compare la mélancolie à l'anorexie, il dit: "Finalement, cette absence d'appétit qu'on trouve chez le mélancolique (à l'époque, il n'avait pas écrit "Deuil et Mélancolie") c'est curieux, on la retrouve chez les anorexiques. Mais vous savez comme moi qu'une anorexique privée de son environnement peut aussi renoncer à ce symptôme. Pareil pour l'hystérie, pareil pour l'épileptique, pareil pour le spasme du sanglot: si vous n'avez pas tout cet environnement qui se mobilise, tout ce chœur antique - relisez Nietzsche vous allez voir - si vous n'avez pas tout ce chœur qui reprend le drame qui se déroule, et bien ça s'arrête.

Toutes les dépressions et mélancolies actuellement sont des symptômes que l'on a de plus en plus, beaucoup, beaucoup, chez les enfants. Ce qui est tout à fait étonnant et intéressant c'est qu'on a beaucoup d'enfants très dépressifs, voire un peu mélancoliques. J'en ai un à Paris, à 14 ans, il y a de cela quelques années, il avait fait une cure avec moi, là il est revenu, mais c'est: "Ah vraiment, si j'étudie les maths comme ça et que je n'ai pas de meilleures notes (il pleurait) il y a de quoi se flinguer!" Je dis:

- Vraiment? Pour des mathématiques? A ce point-là?

- Ah mais oui, il n'y a pas de raison...

Il était d'une sincérité impressionnante.

Vous vous dites: "Que faire pour empêcher ça?"

Et d'un seul coup vous défaillez dans le transfert, c'est très intéressant, vous vous dites "Je vais m'en occuper", mais c'est la dernière des choses à faire évidemment. Et puis, s'occuper de quelqu'un qui vient vous dire des choses pareilles... Il faut l'écouter, et c'est vrai que c'est

poignant... Jamais pour des maths moi personnellement je n'aurais pensé à la mort... (rires)

D. Chauderon - Au Japon il y a de plus en plus de gosses qui se suicident parce qu'ils n'arrivent pas à répondre à l'exigence des parents...

G. Balbo - En effet, c'est cette pulsion d'emprise, cette manière de se rendre maître de l'enfant qu'ont les parents actuellement. Mais ce n'est pas seulement les parents, c'est l'École, il faut avoir au moins 13 de moyenne... A une époque, moi qui ai fait des études, et que vous voyez... je n'étais pas... j'étais très bon en français, en histoire, nul en maths bien entendu, en physique n'en parlons pas, en chimie... l'algèbre ça allait parce que j'apprenais les formules, alors je les appliquais... j'ai quand même un Bac Mathématiques Élémentaires, avec ça, et un Bac philo. Mais j'avais un prof de maths qui me disait: "Écoutez, Monsieur Balbo, quand on a fait les dessins que vous faites pour la géométrie dans l'espace, ou bien ce n'est pas vous qui les faites (c'était un grand professeur), quand on a fait ces dessins-là comme vous les avez faits, avec des couleurs, on voit tout de suite la solution du problème, ça crève les yeux... Je disais: "Il faudra que j'évite de mettre de la couleur... parce que visiblement, ça m'empêche de voir..." (rires) Elle me dit: "Ce n'est pas possible..."

C'était de l'hébreu pour moi. Bon. Mais on passait... Je veux dire, vous faisiez des études, vous étiez bons en français, on disait "Il est nul dans des tas de matières, mais c'est un littéraire..." Et vous arriviez... (changement de côté de la cassette) ... alors ça devient véritablement de la névrose obsessionnelle... commandée... si jamais il y a un bouton, du réchaud, qui n'est plus à 18, mais à 16, c'est le drame, il faut faire quelque chose... c'est assez impressionnant, ça tue un peu l'originalité, hein, ce genre de...

Donc pour la mélancolie et pour la question des enfants... le suicide des enfants ça existait... les "Minutes du mercredi", à Vienne, nous apprennent qu'en Autriche et en Hongrie du temps de Freud il y avait des enfants très jeunes qui se suicidaient, les Allemands ont beaucoup connu ça à la fin du siècle dernier. Ce n'est pas par hasard que Durkheim avait fait sa thèse sur le suicide. Pour Freud, les enfants se suicidaient parce que les professeurs n'étaient pas assez homosexuels avec eux... Vous avez ça très bien démontré... vous n'avez qu'à lire les Minutes du mercredi, c'est parfaitement bien étayé, c'est

comme Freud savait faire quand il avait de l'humour.. probablement, hein, si les profs étaient plus amoureux des enfants dont ils s'occupent dans les lycées on n'aurait pas ces drames... (rires) Voilà, en gros... Autre question concernant ces schémas?

Auditrice - Quand vous expliquez l'évolution depuis la perception jusqu'à la conscience par une série de traductions, et finalement les psychonévroses comme des défaillances de la traduction, est-ce que ça correspond avec une certaine démarche de la psychanalyse à ses débuts, où il s'agissait d'aller retrouver quelque chose qui aurait manqué, qui aurait été perdu au niveau du sens? Vous dites ensuite qu'il y a eu un retournement quand la répétition a été reliée à la pulsion de mort. Est-ce qu'à ce moment un retournement est intervenu dans la clinique psychanalytique, qui aurait été plus lié à une nouvelle image de la répétition?

G. Balbo - Votre question est vraiment très intéressante parce qu'en effet, à cette époque-là, il n'est pas encore question de la pulsion de mort. Du tout. Il n'y a pas de dualisme pulsionnel en place. Il n'y a que la question de la sexualité qui préoccupe Freud dans sa démarche avec les hystériques. C'est l'époque où bien entendu: père/pervers, fille/hystérique. Il est convaincu à ce moment-là que le père est vraiment un pervers, et que probablement il a fait les choses la nuit, sans que jamais sa fille ne s'en rende compte. Ce qui fait des troubles particuliers, exemple: cet amour du sommeil, ou le fait de s'endormir. Quand vous suivez un cours et que vous vous endormez, c'est que votre père a dû, tandis que vous dormiez, faire des choses avec vous. Alors, sans que vous vous en rendiez compte... J'avais un analysant comme ça à Turin, il avait défloré sa cousine, et bien entendu elle ne s'était rendu compte de rien, elle n'avait rien ressenti, et plusieurs nuits de suite... Bien entendu elle dormait sur les draps parce qu'il faisait chaud, son corps était nu et se présentait, dans la position qu'il fallait, donc tout allait bien. Elle ne s'est jamais rendu compte de rien. Alors, est-elle hystérique? Voilà toute la question. Pour Freud c'était ça, il n'y avait pas encore la théorie du fantasme, et de sa prégnance. On était - il était - à un moment où le réel du corps, de l'excitation somatique, c'était vraiment quelque chose qui pour lui était du côté de la pathogénie, de ce qui était la cause des symptômes qu'il observait. Ensuite, quand il com-

mencera à élaborer l'hystérie à partir simplement de l'imaginaire d'une séduction, c'est évidemment une tout autre pathologie qui va se mettre en place. Une tout autre théorie aussi, une tout autre technique. C'était quand même l'époque où vous touchiez la tête d'une hystérique, et ça allait mieux.

La pulsion de mort, c'est quelque chose qui est arrivé en 1920, ça n'est pas concomitant... on a souvent dit que c'était concomitant au cancer qu'avait Freud à la mâchoire, mais non, 1920 ce n'est pas encore le moment du cancer. C'est quand il se sent compte qu'en réalité ce qu'il avait jusque-là expliqué par la sexualité ou la pulsion de vie ne lui sert pas, ne répond pas à ses attentes concernant la répétition.

La même personne - Par exemple il est revenu sur certaines analyses qu'il avait faites au début, enfin... assez tôt, il en a reparlé après, une fois qu'il avait élaboré un certain nombre de concepts qu'il n'avait pas exposés à l'époque. Est-ce que... je ne sais pas du tout, c'est une question que je pose, est-ce que la pulsion de mort a fait intervenir un tournant dans la technique psychanalytique de Freud?...

G. Balbo - Ça c'est une question, je ne sais pas, il faudrait en effet pouvoir relire, ou trouver des documents concernant sa technique... on sait que vers les années 25/30/35, lui qui parlait beaucoup, et qui interprétait énormément (vous avez ça dans l'Homme aux Loups comme dans l'Homme aux Rats: « ... là je lui dis ce que j'ai dit à l'Université hier soir... ») vous avez une époque où il ne disait absolument plus rien, il écoutait, sans rien dire...

Et c'est un sociologue américain, Abram Kardiner¹, qui, faisant une analyse avec lui à Vienne - c'est ce qu'on faisait, on allait à Vienne, puisque les séances avaient lieu tous les jours - raconte qu'il était dans l'hôtel où étaient les Américains, tandis que les Anglais étaient dans un autre hôtel, et ils se retrouvaient entre eux. Et les Anglais apprennent que Freud qui ne dit jamais rien parle à cet Américain. Alors ils l'invitent à prendre le thé. Il raconte combien il était heureux d'être un Américain invité par des Anglais à prendre le thé, mais il se rend compte que ce n'était pas pour lui offrir le thé qu'ils l'avaient fait venir, c'était pour savoir ce que

Freud pouvait bien lui dire à lui, qui était Américain... C'est l'histoire anglaise du gorille qui enlève une française, et les deux anglaises qui prennent le thé disent:

- Mais qu'est-ce qu'il lui trouve de mieux qu'à nous? (rires)

Qu'est-ce qu'il a de mieux que nous pour avoir droit à la parole du Maître? C'est d'ailleurs à son propos que Freud a beaucoup parlé - et traité - de la "durcharbeitung" - de ce qu'il faut faire passer de la cure à l'extérieur. C'est-à-dire: "Faites en sorte que ce que vous travaillez ici trouve une application à l'extérieur, sinon pourquoi venir? "

Alors quelle est la technique? Est-ce que, quand il a élaboré cette question de la pulsion de mort et surtout sa Deuxième Topique, sa technique a changé? C'est bien possible, puisque la valeur qu'il va donner à la pulsion de mort, ce n'est pas tous les analystes de l'époque, et même après, qui vont la reprendre. Si vous discutez avec des analystes de l'IPA en Italie par exemple, ils se demandent comment on peut faire de la psychanalyse en s'occupant encore de la pulsion, qui est un concept pour eux aberrant, et ne présente aucun intérêt. C'est vous dire que même cette question de la pulsion n'est pas quelque chose qui, encore aujourd'hui, va à ce point de soi. Ce sont les représentations qui comptent un point c'est tout, et, dans les représentations, le représentant. C'est-à-dire ce qui est mandé par quelque chose d'Autre. On ne s'occupe que de ça, c'est tout, on ne cherche pas à aller plus bas.

Freud au contraire est toujours du côté de cette limite entre le psychique et le somatique, c'est toujours là que vous le voyez, c'est dans toute l'œuvre de Freud, c'est toujours à la limite, aux frontières, qu'il travaille. Que ce soit l'"Interprétation des rêves", que ce soit les "Trois Essais", que ce soit la "Métapsychologie", que ce soit "Pour introduire le narcissisme", "Au-delà du principe de plaisir", que ce soit tout ce qui regarde la paternité etc. avec l'identité et l'origine, c'est toujours quand un problème est rencontré par lui aux limites de ce qu'il a jusque-là étudié qu'il va se mettre à travailler la chose. Jusqu'à grosso modo la Troisième Topique, puisque dans "Wo es war, soll Ich werden, le Ich" dont il parle n'est plus du tout le "moi", c'est le "je".

Elisabeth Blanc - Mais justement la question qui est posée, est-ce que la pulsion de mort n'a

¹ "Mon analyse avec Freud", Collection *Documents pour la psychanalyse*, Belfond, 1978.

pas apporté quelque chose à la mise en place subjective?

G. Balbo - Ça c'est sûr. Parce que d'un seul coup, le "moi" choit, n'est plus du tout ce qui était maître chez lui. Ah! c'est incontestable. Et puisque le "Ich", le "Je", le Sujet, vient en scène, et bien vous allez avoir toute l'Ichspaltung, c'est-à-dire toute la division du Sujet, qui va faire partie de cette dernière phase du travail de Freud, les dix dernières années, travail dont on peut dire qu'il pourrait s'agir déjà d'une Troisième Topique. Où le Sujet, le Je, sont essentiels.

Brigitte Giraud - Quel lien pouvez-vous faire entre la pulsion de mort et la question du masochisme primordial?

G. Balbo - Ah, voilà, effectivement quelque chose de très intéressant. Parce que c'est vrai que, s'il n'y a pas la pulsion de mort, il y a très vite, très très vite, la question du masochisme, et du sado-masochisme, qui se pose à Freud. Et on peut se demander si, tout compte fait, ce n'est pas cela, la pulsion de mort, à ce moment-là. D'ailleurs, en 1924, le problème économique du masochisme, c'est incontestablement un article qui fait suite à Au-delà du principe de plaisir, où on voit bien que la pulsion de mort travaille. Vous savez, c'est ce que Freud dit, je crois, dans une des premières conférences, pas les Nouvelles Conférences, mais les premières, il dit combien le métier d'analyste est difficile, combien au fond il faut s'occuper des parents. Parce que, contrairement à ce que l'on croit, il s'occupait énormément de jeunes filles. Mais elles avaient 12-13 ans, 14-15 ans, c'étaient des ados. Pareil pour les jeunes gens. Et tout ce qu'on appelle la Psychosomatique aujourd'hui, c'est-à-dire les troubles de l'estomac, de l'intestin, le prurit, tout ce que vous voudrez, déjà, à l'époque, quand vous lisez les *Études sur l'Hystérie*, vous vous apercevez qu'il s'en occupait beaucoup. Que beaucoup de ces symptômes, déjà, étaient à l'ordre de sa pratique. Alors, dans une conférence, il dit: « Mais au fond on a affaire aux parents, il faut sans cesse s'en débarrasser, les analysants nous disent... qu'est-ce qui va mieux etc. depuis que je viens vous voir... », on entend ça tout le temps... « Vraiment, je peux même dire que ça va moins bien... »
« Alors, dit Freud, quand on fait la somme de ce qui ne va pas, et qui devrait normalement conduire un analysant, ou une analysante à se

dire: "Ça va bien comme ça, j'en ai assez donné, je fous le camp, vu les résultats que j'ai", et bien, dit-il par bonheur pour nous, praticiens, il y a le masochisme (explosion de rires) qui fait qu'ils continuent à venir, malgré tous les résultats, et surtout grâce à l'absence de résultats... » Avec cet humour qui était le sien...

C'est quelque chose qui devait déjà le préoccuper, c'est vrai qu'il s'en occupe dès ces lettres-là, qu'il parle du sado-masochisme comme de quelque chose qui est vraiment de l'ordre du profond, et qui est, c'est vrai, la pulsion de mort retournée contre soi. Ça c'est sûr.

Vous avez cette très belle formule de "Au-delà du principe de plaisir", quand il dit: "Maintenant la vie n'a plus la mort facile". C'est-à-dire la pulsion de vie n'arrête pas de faire des détours pour éviter la mort alors qu'au fond c'était plus facile avant. Et le masochisme, ça revient à cela. Il est primaire.

B. Giraud - Parce que Lacan n'a aucun concept pour... il reprend cette question de la libido, il dit: "Qu'est-ce que c'est que la libido?" Il dit que c'est un organe.

G. Balbo - Oui.

B. Giraud - Et à propos de la pulsion sexuelle, enfin, du sexuel, il dit: au fond qu'est-ce que c'est qui pousse, qu'est-ce que c'est que cette constance, dans la pulsion, cette force constante, dont vous avez parlé tout à l'heure? Et il dit au fond ce n'est plus quelque chose d'individuel, c'est quelque chose qui a un rapport avec l'Espèce, avec cette survie on pourrait dire, de l'Espèce, qui fait que dans cet instinct de reproduction, instinct inné, finalement on va disparaître, et là il fait le lien avec ce que Freud avait déjà vu, entre la sexualité et la mort, c'est-à-dire qu'on ne vient que s'inscrire dans une chaîne de façon anonyme, donc ça serait quelque chose d'assez énigmatique, qui, à la fois, dans la sexualité, est l'expression de ce qu'on croit être le plus intime et le plus personnel...

G. Balbo - Oui, oui...

B. Giraud - ... et qui, en même temps, est une tentative de s'inscrire dans une lignée...

G. Balbo - ... dans une lignée... dans une colonne, comme disent les livres... oui c'est vrai, c'est vrai que c'est le moment d'ailleurs dans son Séminaire où il invoque le fait, la mort, à propos de la sexualité, Lacan reprenant le texte de

Pulsions et destin des pulsions, ça je pense qu'il faut le voir cet après-midi, il vaut mieux s'appe-santir un petit peu là-dessus, Lacan montre combien la théorie des pulsions est chez Freud quelque chose d'exemplaire par l'absence complète de réponse définitive qu'il donne aux questions qu'il pose. C'est toujours, chez Lacan comme chez Freud, le fond de la démonstration. Mais il y a un moment, chez Freud, où apparaît la pulsion de mort. C'est-à-dire, c'est bien ce qui... ce serait ça, d'ailleurs, la répétition: pourquoi ne pas mourir très vite? C'est sûr que si l'enfant qui naît savait ce qui l'attend, il y en aurait peut-être beaucoup qui décideraient d'en rester là. Parce que vraiment c'est loin d'être si facile...

D. Chauderon - La mort subite du nourrisson, vous pourriez...

G. Balbo - Ah ça c'est très difficile, on ne sait pas bien... Quand vous dormez, c'est périodique, vous arrêtez de respirer. Tout le temps. Depuis votre naissance vous arrêtez régulièrement de respirer, ça dure quelque secondes, et puis hop à nouveau la respiration reprend, il y a une relance, cérébrale, psychique, qui fait que vous reprenez votre respiration. Et pourquoi chez certains enfants, très petits en général, cette relance s'arrête, ne se fait pas? Ou peut-être se fait-elle, mais la réponse ne vient pas quand même... Je ne sais pas. On commence à... Évidemment, actuellement, vous avez l'explication qui serait génétique ou du côté du génétique, ou quelque chose de cet ordre... C'est d'ailleurs cela aussi que nous dit Freud quand il parle de "mythologie", et cela également que dit Lacan quand il parle de "fiction". Il le dit déjà dans le Séminaire "La relation d'objet": que si jamais on veut revenir à l'organique, c'est qu'on est un analyste complètement fou. Il le dit comme ça, dans la "Relation d'objet", dans la deuxième leçon. Il dit "...mais un analyste qui voudrait comme ça revenir à une explication du symptôme qui serait purement organique, de revenir à l'organique, au corps, serait totalement fou." Vous voyez, c'est quand même bien aussi de ce retour-là qu'il s'agit avec la pulsion de mort... C'est de cette folie-là dont il s'agit quand même. Et ce que disent Freud et Lacan à cet égard, c'est que la Psychanalyse a quand même à définir son champ, à côté de l'organique. Certes des relations se produisent sans cesse d'un lieu à l'autre, mais qu'on n'aille pas nous dire qu'il faudrait s'occuper du corps, vraiment...

D. Chauderon - Non parce que, justement, le fait de pulser, pour la pulsion de mort il n'y a pas de zone, de zone dans le corps, d'où ça viendrait, de quel endroit du corps? Par exemple pulsion orale ou des choses comme ça...

G. Balbo - Oui, ça c'est très juste, oui c'est vrai, tiens on n'y pense jamais, c'est exact, il y a bien ces zones érogènes d'où les pulsions viennent, ces bords, et puis c'est vrai que la mort n'a pas de lieu. Encore que... telle maladie gravissime ou mortelle serait peut-être un lieu que se donnerait la pulsion de mort...

D. Chauderon - ... partielle...

G. Balbo - ... partielle... Oui?

Jean-Louis Rinaldini - On en a parlé déjà, je pense que la spécificité de ce concept de pulsion de mort, c'est bien qu'il subvertit la notion même de pulsion: on n'est plus dans le même cadre pulsionnel... C'est bien pour ça que c'est la débandade chez les Freudiens... ils ne peuvent pas suivre

G. Balbo - C'est vrai qu'on est obligés de penser la (inaudible), c'est-à-dire un autre lieu, on ne sait pas lequel, ça vient d'ailleurs, où? C'est ce que vous disiez aussi...

J.L.Rinaldini - ... et Freud insiste, il dit: "C'est une spéculation, c'est spéculatif, ce que j'avance..."

G. Balbo - Oui, oui...

J.L.Rinaldini - C'est-à-dire qu'il y a un saut épistémologique...

G. Balbo - Oui, oui...

J.L.Rinaldini - Est-ce qu'on ne pourrait pas dire que ce saut que fait Freud, au fond, c'est ce qui permet à la théorie d'avancer, que cette théorie, c'est une forme de fiction, Lacan disait "La théorie, c'est le délire d'un seul..."

G. Balbo - Oui, oui...

J.L.Rinaldini - Ça pose toute la question de ce que c'est que la théorie, au fond...

G. Balbo - Ah mais alors là, vous prêchez un convaincu, puisque, prenez "Construction et reconstruction en analyse", c'est un texte remarquable. A un moment donné, dit Freud, il vaut mieux faire une reconstruction, c'est délirant, ça n'a plus rien à voir avec la levée de l'amnésie infantile, qui ne donne aucun résultat, on reconstruit complètement, on invente quelque chose, tant pis, ça fera peut-être un peu délirer l'analysante ou l'analysant, mais ça va avoir des effets, c'est certain...

E. Blanc - C'est ce qui s'est passé dans l'Homme aux Loups...

G. Balbo - C'est ce qui s'est passé dans l'Homme aux Loups.

Une auditrice - Ça n'est pas sans danger.

G. Balbo - Ah, ça n'est pas sans danger. Mais, comment dire... c'est la question qui m'était posée tout à l'heure de la technique, Freud n'est pas quelqu'un, n'était pas quelqu'un... quand il disait "Je m'en fous complètement, de la thérapie, ça ne m'intéresse pas, c'est le fonctionnement de la psyché qui fait ma passion", il y avait quand même bien cette idée de la guérison qui le relançait tout le temps... Dans "Analyse achevée et inachevée", c'est bien ce qu'il dit, comment se fait-il qu'au fond plutôt que de guérir comme je le veux, j'ai des analysants qui guérissent comme ils veulent eux-mêmes? (rires) Ce n'est quand même pas facile pour un Freud d'être médecin...

D. Chauderon - Heureusement...

G. Balbo - C'est la question de la technique qui a été posée...

D. Chauderon - La guérison, qu'est-ce que ça veut dire? Ça voudrait dire revenir à un état antérieur, ce n'est pas possible

G. Balbo - Non, absolument

Auditrice - A un moment il parle de passé, le passé de la douleur névrotique est maintenant banale...

G. Balbo - Oui, c'est ça, vous étiez jusque-là une hystérique souffrante, maintenant vous êtes hystérique mais vous ne souffrez plus... (passage inaudible) ... qui lui permettait de cheminer sûrement aussi, très difficile cette question

de la pulsion et de la reconstruction... parce que ça aussi... d'un seul coup vous avez là quelque chose également, de la pulsion de mort, qui est à l'œuvre. Ça ne compte plus finalement la levée de l'amnésie infantile, ça ne donne aucun résultat, allez, on construit quelque chose.

C'est vrai que l'Homme aux Loups, ça n'a pas donné que du meilleur. Autre question? Ce sur quoi je voudrais, là, cette matinée, insister, c'est en tout cas sur cette préoccupation qui était celle de Freud, qui est celle de la Psychanalyse en général, c'est la répétition, c'est ce qui insiste. Ça va tourmenter Lacan jusqu'à la fin, pour qu'à la fin il dise: mais finalement, qu'est-ce que c'est la fin d'une analyse? C'est dans "L'insuccès d'une bévue, c'est l'amour", et bien il va dire, tout compte fait, c'est de s'identifier à son symptôme. C'est-à-dire d'en faire quelque chose, quoi. De prendre son symptôme, et, avec lui, de créer quelque chose...

D. Chauderon - Vous ne croyez pas que certains créateurs, c'est ce qu'ils font, sans passer par un psychanalyste?

G. Balbo - Sûrement...

D. Chauderon - Pourquoi d'autres gens n'y arriveraient pas?

G. Balbo - Tout le monde n'est pas un artiste. Vous avez un ouvrage qui vient de paraître de Didier Hubermann qui s'appelle "Ouvrir Vénus", (Gallimard), c'est très intéressant, parce que Didier Hubermann travaille justement la question de l'inconscient, et du principe de non-contradiction en peinture. Or Botticelli, - puisque c'est de la peinture de Botticelli dont il s'occupe - vous avez dans la peinture de Botticelli, et notamment il prend une oeuvre en particulier, vous avez comme ça cette apparence très douce, et aimable, et pacifiée, des peintures de Botticelli, et puis en même temps une sauvagerie, un cavalier qui pourchasse une femme qui est Vénus, à la fin il la terrasse, lui ouvre le dos, sort ses viscères, les chiens mangent les viscères, c'est une peinture assez effrayante, il n'a pas fait que celle-là, d'ailleurs... Et en même temps c'est l'histoire d'un beau mariage: "Tu vois, si jamais tu ne veux pas m'épouser, dit le prétendant, vois ce qui peut t'arriver..." Du coup elle l'épouse. Et c'est un rêve, car elle préfère le malheur du lit à celui du couteau. Didier Hubermann qui travaille très bien à la question des images, et là se sert beaucoup de Freud et de Lacan, montre très bien comment cette peinture, et la Peinture

Italienne en général, à l'âge baroque, a été construite comme des rêves... Où vous avez la mort, mais la vie sans arrêt présente. Dans le même tableau. Tout est sympathique, et puis en même temps, c'est l'horreur. Mais comme dans un rêve, dit l'auteur.

D. Chauderon - Certains créateurs ont peur de faire une analyse parce qu'ils ont peur de perdre leurs facultés créatives

G. Balbo - Là je ne sais pas, je peux difficilement vous répondre, je n'ai que deux cas dans ma pratique, qui se sont, en trente ans, produits: une femme peintre, qui, depuis qu'elle a fait une analyse, fait toujours de la peinture, vend des tableaux, alors que jusque-là elle ne voulait pas les vendre. Et en plus elle fait de l'analyse. Mais elle voudrait n'avoir comme analysants que des peintres. Et eux ne veulent pas. Et pour avoir des peintres en analyse, elle invente de les voir en groupe, pour parler du travail. Quand ils se rendent compte que c'est un piège, et qu'ils ont été dupes, ils lui disent "Ah non non non, ce n'était pas pour cela qu'on était venus..." (rires)

Auditrice - Monsieur Balbo, j'aimerais revenir sur la répétition. Dans la répétition, n'y-a-t-il pas tentative d'annuler la chose première qui n'a pas encore été répétée, pour pouvoir justement maîtriser l'effet premier de cette chose? Et justement après avoir répété, et avoir essayé d'annuler cet effet, est-ce qu'il n'y a pas l'effet de se reconstruire? Et c'est au moment justement où on n'arrive pas à reconstruire autre chose, qu'il y a cette pulsion de mort, qu'elle se développe, pour annuler cet effet, justement?

G. Balbo - Oui oui, c'est très bien. Vous savez, il faut avoir, c'est notre travail, énormément de respect, pour ce qui insiste, comme ça, c'est-à-dire pour un symptôme. C'est toujours le résultat d'un très beau travail. Les gens qui n'ont jamais de symptôme ne peuvent pas se rendre compte de ce qu'il y a de grand et de beau à avoir des symptômes psychiques. Comme disait Freud, c'est quand même l'issue que le malade a trouvée au conflit qui était le sien. Il n'y a pas à s'attaquer au symptôme, jamais, c'est à respecter. Alors on comprend aussi, concernant ce "beau"-là, que le Sujet y tienne, et ne veuille y renoncer - je dirais - que s'il a trouvé mieux. Ou s'il croit trouver mieux. Ce n'est pas rien, la symptomatologie n'est pas quelque chose qu'il faut négliger, c'est pour cela que la compulsion à la guérison est quelque chose de difficile.

J'ai eu, à propos de la pulsion de mort et de la guérison, puisque c'est de cela qu'il s'agit, toute une discussion dernièrement, à Paris, dans un groupe de travail, contre des analystes qui, actuellement, ont décidé de mettre en place un test qui ferait qu'en interrogeant une femme nouvellement enceinte, et à partir de deux critères, on pourrait tout de suite savoir si l'enfant qu'elle attend n'aurait pas 90% de probabilités d'être autiste. Donc on interviendrait, tout de suite, pour enrayer l'autisme.

Ça, moi je suis contre. D'abord parce que c'est plus psychologique qu'autre chose, ce genre de procédure, et puis je ne tiens pas non plus à me priver d'autistes... (rires), un autiste de 3, 4, 5, 7 ans, c'est très intéressant, ça m'apprend beaucoup de choses, alors si nous n'en avons plus, qu'allons-nous devenir?... Vous voyez je vous réponds d'une façon un peu abrupte, avec l'autisme, parce que c'est vrai, l'acharnement thérapeutique existe, concernant ce type de maladie. On le comprend, mais ce n'est pas si sûr ni si éthique que l'on doive à ce point s'acharner pour que ça n'ait jamais lieu. Je ne vois pas pourquoi d'ailleurs ce genre de test, à coup sûr, nous permettrait d'enrayer, comme ils disent, cette maladie.

Auditrice - Concernant la peinture de Botticelli, n'y-a-t-il pas la représentation de la perversité?

G. Balbo - Chez Botticelli?

La même - Avec cette pulsion de mort et cette pulsion de vie qui s'entrecroisent sans arrêt avec beaucoup de force?

G. Balbo - Peut-être.

La même - Pourrait-on dire que c'est dans la perversité, dans cette pathologie-là, que les pulsions de vie et de morts sont les plus fortes, presque en équivalence, s'entrecroisant sans arrêt?

G. Balbo - Possible. Il faudrait que je me repenche sur la peinture de Botticelli, que je ne connais pas au point de pouvoir vous répondre...

La même - Parce qu'il y a cette douceur mais aussi cette agressivité, dans une équivalence...

G. Balbo - Oui, mais qui était la vie d'un Toscan sous la Renaissance. La délicieuse Flo-

rence, la délicieuse Toscane, et puis, comme disait Somerset Maugham, 80 années d'assassinats, de meurtres, de révoltes, et ça donne la Renaissance italienne, et il compare cela aux siècles de tranquillité Suisse, qui n'ont jamais donné, dit Somerset Maugham, que "coucou clock" (rires) dans le "Fil du rasoir"... C'était la vie à l'époque, en Italie. Il n'y a qu'à voir comment Dante est obligé de fuir Florence pour aller se réfugier à Ravenne, où il mourra. On lui dit "à cause du poème que vous avez écrit l'au-

tre jour, on va vous prendre, et vous brûler, fuyez..." Alors il fuit.

Auditrice - La pulsion de mort est nécessaire pour la pulsion de vie.

G. Balbo - Et oui, aussi. On peut peut-être s'arrêter là.

(Transcrit par France Delville, non revu par Gabriel Balbo)